

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 16

À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

Extraits de : **VIVRE À LA HACHE**

*Le cœur est un mort
qui n'oublie jamais ses vivants*

N. R.

II

Saigner à pleine gueule de cri
ne claquera jamais
le boulet de mon crâne

La grande charge aux sanglots de fureur
n'aura jamais son canon de plaie aphone

Se pourfendre par tous les horizons
n'était pas l'image

Le corps n'était pas le squelette
d'une étoile détraquée

Nulle rampe de sang
à la hauteur
de mon lent massacre
ni fleurs assez broyées
pour éclabousser ton visage

Se battre ne lèvera pas
les lambeaux de diamants
qui tous étaient pour toi

Paris ne sera pas l'outre de fer
et de verre où j'aurais pu m'écraser à neuf
dans ses gravats de vieilles bombes

Parler au ventre pour ramper au thorax
n'a pas d'avenir

Se dépiauter la montagne interne
ne pointe aucun sommet

Bramer à l'os
sous les dents de tigre
fait rire les ténèbres
et la pluie des ciels égorgés
tombe dessus

Je suis une machine de viande

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



L'offensive du visage en démon de souffrance franchit le mur intense par un **CHAOS DE PUDEUR**.

Le ravage monte des créneaux qui granitent le fond d'œil.

Toute la dépense dont les visages se burinent la ténèbre dévie dans l'once de joie, le filet de jouvence ici à l'honneur.

Le fanion de bataille ne loge plus à la balafre, il crépite à l'œil auquel Artaud offre le bouquet traçant de sa bombe. Ce précis d'œil perçant qui, autour de lui, relègue tout au décor. Cette furtivité clignée qui galvanise la feuille entière.

[...]

Le cheveu lissé, d'une élégance de pierre qui serait aussi une chaumière et un palais entourés d'arbres en salon de feuillage,

un air de jeune homme vieillard fulminant au crâne

le chantier crânien de l'homme déchirant.

Si l'électrochoc, la privation, l'isolement sont pour beaucoup dans la misère de son dernier visage, Artaud n'a pas laissé faire, n'a pas entièrement abandonné au sort la torture de ses traits. Le visage qu'on lui connaît trop bien, celui du retour à Paris, accuse tellement la psychiatrie qu'on ne peut plus le voir sans elle.

C'est encore donner aux indignités une attention qu'elles ne méritent pas.

Car si l'on regarde bien ce visage

qui ne sort plus de l'infini rouge

J'ai pris la balafre pour l'éclair
C'est ouvert partout

Rien ne monte
dans les plaies
Mais au fond du cratère
au fond du puits
au battement de glotte
des enfers
je cracherai tous les clous.

10 novembre 2014 – 22h36

V

UN SOLEIL PAR MORT

Le soleil de van Gogh est tombé
Rien ne pouvait l'arracher
C'était l'invincible géant
du pauvre et du fort
la lumière fixe des courages
Maintenant, retour au soleil sans van Gogh
qui flambe par devant mais fusille par derrière
et reste seul à brûler sans jamais retrouver
le toucher de colline de sa boule à feu
ni le sentier au visage
troué de la terre au ciel
qui n'est plus qu'un baignoire d'œil noir

Et tes yeux pouvaient voir et ton sang aller
dans ce ciment de sarcophage
Le soleil de vie ne sait rien faire du sanglot de vide
et même la mort à souffrir doit rengorger sa giclée de soute vide
Et plus de pourquoi aux poutres du rêve crucifié
Rien que le rire grillé, le rire de silence plané
au coup de trombe blanche vidée d'un coup
dans le poitrail

Le soleil treuille un gibet jamais vu
le gibet aux quatre horizons
Et jamais une croix ne sera aussi dure,
aussi parfaitement trempée
dans le sang de potence
que l'immensité d'arène bleue

Tu ne pourras dire un mot,
surtout plus le mot de ton visage apparu
sans cette mitraille de rayons en déluge
sans ce disque de savane qui souffle un vent jaune
sur ton front, tu ne pourras plus apparaître sans cette armée
de chaleur lacérée où même le damné rend un peu de teinte safari
C'est la curée, la grande curée, le grand haro

sans l'enfourer sous son histoire terrible,
on verra qu'il s'est surtout arc-bouté
sur sa prise inestimable. Presque toute
la face semble s'être donnée aux
ennemis pour se sauver les yeux, pour
les retrancher sur leur cœur
impensable.

C'est intraduisible de vie tenace.

Artaud donne visage au soldat
démembré qui poursuit de rage sur ses
moignons.

Le rhumatisme artisan de l'objet
fidèle, le visage d'Artaud en a la torsion
enflée.

Le front dégagé n'aplanit rien, le
ton hauturier joue dans la brise.
Chaque brin d'herbe semble effilé à
l'unisson d'un ciel de château.

Comme sur cette photo,
l'autoportrait flamboie le râle libre
dont les vivants et les morts s'accordent
à jamais.

Nicolas Rozier, Extraits de
L'ÉCROULOIR, Un dessin d'Antonin
Artaud, [Éditions de Corlevour](#), 2008.

D'UN DESSIN UNIQUE, EXTRAIRE
UN UNIVERS POÉTIQUE QUI
ACCOMPAGNE SA SOURCE
RAGEUSE ET TENDRE

« Autour de cette abyssale figure d'une
vérité nichée au cœur de la folie et de
l'altérité radicale, Nicolas Rozier nous
offre non seulement un poème barbare
travaillé d'une beauté éclatante, mais
aussi une précieuse leçon de
correspondance et de résonance presque
magiques entre un texte et un dessin, art
difficile s'il en est, dès que l'ambition est
d'échapper à la paraphrase descriptive,
au commentaire ou à la simple
illustration, pour parvenir à créer une
œuvre d'ensemble, naissant de ses deux
composantes pour établir autre chose
sous nos yeux.

Pour accompagner ce voyant-là, même
sur quelques pas seulement, il fallait
inventer un verbe chamannique, battant le
tambour des morts sur la route de folie,
sans renoncer pourtant à porter, masqué
ou drapé, le fer analytique qui puisse
traquer à chaque détour le fugitif,
l'indécélable, le discrètement évoqué.

Nicolas Rozier impressionne, et fournit
au lecteur une expérience rare. »

Zoé Balthus, Librairie Charybde,
11/10/2014.

« C'est un dessin souvent reproduit mais
rarement commenté. On l'aperçoit très
distinctement au mur de la chambre
d'Artaud à Ivry, dans une photo bien
connue de Denise Colomb. Un de ses
derniers dessins, sans doute de 1947, pas
un de ses plus mémorables, presque sans
violence. Comme l'écrit Nicolas Rozier:
« Ce n'est pas un dessin d'art, mais la
légende d'une vie morte par les rues »
(p.32). Inutile de chercher à décrypter:
« Rien, dans ce dessin, ne veut rappeler
quoi que ce soit; tout est fait pour éviter

le grand encerclement, la procession, la ronde solaire,
le grand rassemblement, la coalition électrique, les mains de la
ronde,
la corde des poutres, le dévalement des cohortes, la chasse aux
sorcières,
la Commune à l'envers, c'est le feu de joie d'une bousculade dans
les bûches,
et la fin des bûches méconnaissables qui se taisent noir sur jaune
dans la jetée d'ombres noires.

Les haies sont dressées
D'un côté les morts, de l'autre les soleils
Un soleil par mort
chaque soleil rendu à son mort.
Et dans ton cœur au bal des morts au soleil
J'ai gueulé le fer de tous les barreaux
Mais chacune de mes vies
plantera un rayon dans ton cœur

XI

« L'Himalaya est trop haut.
Le Vésuve trop bas. »

« POUR LE PAUVRE POPOCATEPEL
LA CHARITÉ ÊSSE VÉ PÉ » - Antonin Artaud

Il a pourtant fait ses preuves
le Popocateptl
en crachant les tonnerres de sa bombe

On a vu sa charrue de sang fou
et la nuit labourée

Mais quand viendra l'heure du volcan
aux flancs de chat maigre
il n'y aura plus dans tes yeux
ces essais de ciel tué

Plus de forges atomiques
juste un triangle atterré

Car Popocateptl est plus seul que géant
et il saigne dans son coin

ne dort pas
ne rêve pas
n'a qu'un trou pour les yeux et la bouche
et il parle avec ça
Et même pas
sa force lui ferme les yeux

Et jamais il n'oublie d'être une tête
le décapité d'une tête

le détournement du cœur, le raconter »
(p.40). En évitant donc de le commenter
à la manière d'un critique d'art ou de
tenter de le valoriser comme exceptionnel
- au contraire, sans craindre d'écrire
« qu'il se montre en faisant mal, ce
dessin » (p.41) -, N. Rozier justifie son
choix de celui-là, parmi tant d'autres,
parce qu'il lui inspire un poème. Ou
plutôt une libre méditation poétique.
Liberté qui lui permet d'évoquer au
passage Camille Claudel, Anaïs Nin,
Jacques Prevel, Yvonne Allendy, et même
une autre figure féminine qu'on ne
s'attendait pas à rencontrer ici: « la
petite juive de Lecomte, Ruth, sa
silhouette aux côtés de Gilbert-
Lecomte » (p.34). Pour qui ne serait pas
familier de l'aventure du Grand Jeu
(Daumal, Lecomte, Vailland), rappelons
brièvement que Ruth Kronenberg,
modeste couturière et compagne
d'infortune de Roger Gilbert-Lecomte,
fut arrêtée en 1942, transférée à Drancy,
puis à Auschwitz d'où elle ne revient pas.
Cette intégration inattendue d'une
silhouette tôt effacée par les « filles de
cœur » d'Artaud donne bien la mesure
de la totale autonomie poétique de N.
Rozier.

À travers Ruth, c'est évidemment aussi le
fantôme de Lecomte qu'il salue au
passage. On ne sait pas forcément que
Nicolas Rozier a déjà écrit sur Lecomte
et, surtout, qu'il est aussi peintre et a
illustré plusieurs livres d'artistes. Ses
modèles de prédilection sont Schiele,
Soutine et Giacometti. Dans Aujourd'hui
Poème (sept.2005), Charles Dobzynski
avait présenté en termes chaleureux son
double registre, pictural et poétique. Il a
publié chez Fata Morgana en 2006 son
poème L'Espèce amicale, qu'il a lui-
même illustré. Et s'il évoque Jacques
Prevel dans cet Écrouloir à propos
d'Artaud, il se propose de montrer, dans
une autre méditation poétique, que
Prevel ne doit pas être uniquement
regardé comme un vague épigone
d'Artaud. »

Alain Virmaux in "Cahiers Roger
Vailland", n°29, septembre 2011.



Dessin de Nicolas Rozier (60 x 50 cm),
2015.

**qui se fout de la garder
Pour toujours mieux la refaire**

**Au large
les oiseaux se rompent aux étages
d'une arène d'altitude
où l'air le néant les nuages
font un trio d'évacués**

**Jusqu'à la planète enfournée dans ma gueule
Je vais vous faire l'arbre de sang
et mon regard d'immense chien sauvage
gronde à froid le Popocatepetl**

**Et ses flancs sont comme toi
un muscle en bronze de douleur
la même pierre de face nord
sous la peau**

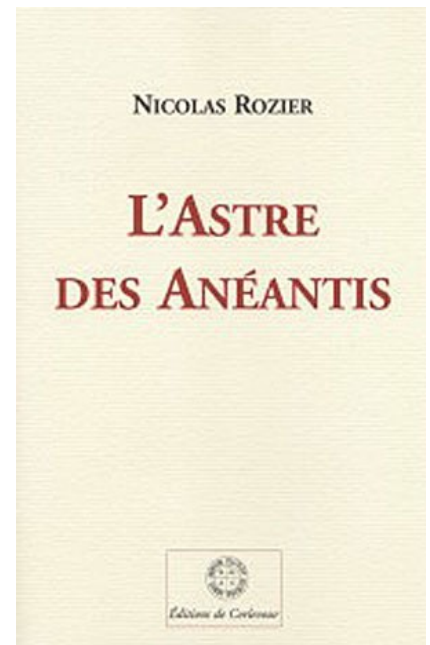
**Popocatepetl est un tueur malheureux
qui égorge au devoir
Comme les malaimés de sa race
il marche à l'honneur sans espoir**

**Les dents serrées aux murailles de ses laves
Il te répond de très loin
le disparu inné
de ton cœur**

10 décembre 2014

XV

**Une nuit de ruines et d'os en marche
Une nuit de thorax en ciel choqué
le cœur rendra son spectre.
Mes yeux n'étaient pas cette prison de gouffre
longée par ton souffle
mais le cri emmuré de tes filles
abattues dans l'arène
Elles étaient de ton ventre
Elles seront de tes yeux
et tous les morts-nés aux yeux fixes dans la boue
aux yeux sans mot hurlant des mondes
Tous pièces d'échafaud, gangrènes d'orage
ombres de poutres et d'écuelle lapée
se rassemblent dans ma caisse
et dévorent leur nuée
Un nouveau jour s'écroulera
un jour de nef béante
un jour de chien, d'air pauvre
limpide comme de l'abîme
néant perforé
gerbe d'étincelles au rabot
voix hissée dans l'étau barbare**



AUX DIGUES ROMPUES de la vie et de la mort, la révolte aux yeux fixes a consumé tous ses feux, mais rien n'efface ses ruines de lumière.

Le ciel se poignarde le mou pour donner à l'espace sa cognée de traits invincibles, cette barre immense d'un regard à l'assaut là où nul visage ne peut suivre, et rien n'est inventé. Rien de moins inventé, rien de plus dur que ce ghetto des douleurs placardées au ciel des villes, cette croix de guerre jaillie de la brusquerie symétrique des yeux, du nez et des lèvres, réduits au pan d'écorchement qui n'est plus un visage mais l'armée de l'absolu.

Au-dessus des villes, au sommet de l'horizon, un carré de ciel encastre ce regard intégral braqué sur la ville comme une forêt de pieux en travers de la vie, cette brûlure du thorax précurseur où fierté, race, tendresse et meurtrissures font la fresque d'un monde passé par le cœur comme on passe par les armes, tout en donnant l'exemple sanglant aux autres territoires. Si bien que la vie, face à l'augure rageur, ne peut plus être que de la ville inventée, de la ville battue aux armoiries de la chair fusionnée au métal, falaises d'acier dénudant la verticale des méandres, sans plan ni préavis urbanistique, révélant d'autres trajectoires plus droites, plus directes que les serpentements de béton au défilé desquels on passe des années à se regarder mourir.

Les yeux levés cherchent une prise, à moins qu'il s'agisse d'une révolte de la tête défaillant à la renverse pour n'y trouver qu'une certification de l'impossible arrachement. C'est surtout la volonté qui, d'une œillade, se jauge la force et vérifie que son creuset est bien partout là où rien ne lui répond. Dans ces haillons d'espace, la volonté ne cherche pas son miroir profond, son miroir vivant, son double ou

où nos deux ombres pourront bouillir
à la crête des cénotaphes
Et nos lumières fracassées
unir la flèche
des foudroyés

20–21–22 novembre 2014

XVI

LA GUERRE DU SPECTRE

Elle arrive
la guerre du spectre

Tout le sculpte et l'achève au ciseau

Chaque saleté cliquetée comme une pièce
chaque dinard tombé dans la caisse noire
chaque mise fait la pierre de touche
de ce tripot, de cette sculpture en aveugle
où le pire sculpte le meilleur
en se noyant à l'abattre

L'abattoir taille sa force à l'athlète de cristal
policé et purgé à la gouge des ongles sorciers

Il vient celui que plus rien
jamais
ne rapiécera
pour jouer un nouveau tour de cendres
à la remontée du cachot, des chocs
et des venins
Il boit à tête coupée
le grand geysier
d'une certaine lance de mercure
levée au sang des flaques
et sort du trou des cris
l'anatomie fatale
au crâne de gel
sa fusée maudite
sa rampe cervicale
son sarcophage en fleur
Cette dépouille d'ange noir dépecé
la curée lui fait sauter les élytres
et voler c'est encore une piété
au ciel gradin des massacrés

Qu'il crève ce demi double
d'un cadavre retapé à l'esprit assommé
qui repart comme une bête à trois pattes
une violée des temps barbares

Les lambeaux ont fini de pleurer
leurs manières de reste traînés

l'autoportrait de son empire, elle n'y
laisse monter, n'y laisse passer que les
appelés de sa puissance, c'est-à-dire
toute la matière absolue : les grands
visages purs sans appel, les massacrés
incorruptibles, les belles au grand cœur,
les enfants vraiment enfants en chemise
de nuit sur une butte d'apparition, les
pauvres dont les puits de mort au
poitrail sont les orgues de la grandeur,
et quelques morceaux de nature
courageusement alliés à la beauté de
combat qui signale l'être bon [...]

Nicolas Rozier, *Incipit de L'ASTRE
DES ANÉANTIS*, [Éditions de Corlevour](#)
2009, & [le Blog de Nicolas Rozier](#).

« Comment rendre compte d'un tel
ouvrage ? L'Astre des Anéantis, par son
flux d'écriture et sa forme, répond, en
tant que texte, à ce qu'est son titre : une
sorte de rareté provenant de l'infini, mais
celui du microcosme, l'infini intérieur de
l'être animé, et passant à travers nous,
évoque ce que nous sommes devenus :
des anéantis. Que la forme et le fond
d'un texte soient à ce point en cohérence
n'est pas si fréquent. On pense, de ce
point de vue, non pas pour des raisons de
style ou autre, simplement du point de
vue du flux intérieur de cet écrit, à une
réunion entre les interiorités de
Bernanos, Dietrich, Prevel, Gilbert-
Lecomte et tous les écrivains décharnés
des années 30 en France, ceux que l'on
nomme parfois les non-conformistes.
L'auteur de L'Astre des Anéantis ne se
reconnaîtra pas forcément dans cela, ce
n'est pas grave. Nicolas Rozier ne
prétendra pas maîtriser l'effet produit sur
un de ses lecteurs. Par contre, ce livre est
d'une maîtrise stylistique exceptionnelle.
À mon sens, bien que n'ayant pas la
forme habituelle du poème, pas plus celle
de la prose poétique, ce texte entre
clairement dans le champ de la poésie.
Parce qu'il s'agit de l'expression de
fractures de l'intérieur d'un être
écrivain, lequel vit dans un monde qui
fait violence à cette même interiorité. Et
l'ouvrage commence ainsi :

« Aux dignes rompues de la vie et de la
mort, la révolte aux yeux fixes a
consumé tous ses feux, mais rien
n'efface ses ruines de lumière. Le ciel se
poignarde le mou pour donner à
l'espace sa cognée de traits invincibles,
cette barre immense d'un regard à
l'assaut là où nul visage ne peut suivre,
et rien n'est inventé. Rien de moins
inventé, rien de plus dur que ce ghetto
des douleurs placardées au ciel des
villes, cette croix de guerre jaillie de la
brusquerie symétrique des yeux, du nez
et des lèvres, réduits au pan
d'écorchement qui n'est plus un visage
mais l'armée de l'absolu ».
*Violence et douleur de l'expérience de
l'être au monde, celui qui est dans ce
monde mais point vraiment de ce monde,
violence et douleur de l'être plongé dans
la matière urbaine. Violence, douleur et*

par des chevaux fous

Le mal n'est plus qu'un ciseau de FINITION
usé aux parois de sa proie supérieure

Il l'a bientôt fini son spectre
gravé à la rouille de canif
et son arbre de rage
d'un tétanos à faire sauter
le corps et sa nuit

19 décembre 2014

XVIII

Le ciel au dessus des toits
Ce que dit le ciel
Ce que dit la lumière du ciel au matin
Comment il écarte trois nuages
Pour envoyer sa fête bleue
C'est pour vous
Les vainqueurs débraillés
Qu'il remonte le cours
Des rêves morts
Plus vrais que la vie
Comme un détachement d'étoile nue
Venue du fond de tout
Aujourd'hui
Et demain
Un goût de feu au fond du sang
Un goût de sang au fond du feu
Ou un coup de sang dans les cendres
Qui se croyaient le feu
Et des têtes coupées à l'infini
Candidates au trou noir
Un rassemblement de têtes
Autour du baiser
Le seul monté aux lèvres
À l'infini
Acharné à sa morte
Racine griffue
D'un arbre soulevé
Sous la stèle
Ça pleure des pans de spectres
Je ne vois même plus Van Gogh dans le noir
J'entends encore Artaud qui pilonne le charnier
Prevel à l'arrière
Au râteau et à la pelle
Pas mieux
Pas plus

affrontement de l'être avec le monde et lui-même, quand l'écrivain plonge dans ses méandres intérieurs et écrit ce chemin, cette plongée, cette quête à la recherche de ce « lui-même » extraordinairement dispersé et perdu en ce même lui-même. Cet ouvrage qui, par ailleurs, écrit aussi une relation à la peinture, univers essentiel de l'écrivain Nicolas Rozier, apparaît comme une sorte d'œuvre au noir par l'écriture, une station sur le cheminement alchimique créateur de l'être poète. Rozier ne sera, là non plus, pas forcément en accord, et de nouveau cela n'importe guère : cette écriture mène à autre chose, vers un ailleurs, non parce qu'elle ne serait pas aboutie, elle est au contraire très aboutie, mais parce que Rozier écrit en marchant vers un pays merveilleux où l'on n'arrive jamais. On parlera sans doute de désespoir au sujet de ce livre. Mais alors, c'est de ce désespoir évoqué par l'Évangile de Jean, repris par un Daumal, celui qui conduit à l'Espérance ».

Matthieu Baumier, La Cause littéraire.

POÈTE RARE

« Cette prose d'effacement est l'œuvre d'un écrivain et peintre qui pratique l'art du reflet. En effet, ses acryliques comme ses écrits sont d'une même encre, trempée dans le « lyrisme des affres ». Son Tombeau pour les rares (Éditions de Corlevour, 2010) assemblait vingt-sept portraits comme un « rébus d'apocalypse » où étincelaient d'une lumière noire les noms de Luc Dietrich, Jean-Pierre Duprey, Unica Zürn, Colette Thomas ou encore Paul Valet. Des noms errants qu'il convient d'attraper au vol, athlétiquement, puisqu'aucun effort n'a été réalisé pour qu'ils soient rendus visibles, accessibles ainsi que sont les livres qui s'éternisent sur les rayonnages, sans profit durable pour le lecteur. Nicolas Rozier nous est fraternel au même titre qu'Antonin Artaud sur lequel, à propos d'un de ses dessins, il écrivit L'Écrouloir (Éditions de Corlevour, 2008). C'est donc un poète rare, habité par le refus de céder à l'emprise des mercenaires, de succomber au temps de la vanité, cette époque dont il contemple les ruines et que son style, d'une suprême élégance, résume en forme d'abîme. De phrases effilées en traits aigus, Nicolas Rozier déchire toutes les gangues d'apparence qui composent désormais ce qui reste d'étreté pour nous faire voir, d'un tout autre regard, « la trognerie débinée du trombinoscope mondial ». On le croirait répugné, gravement atteint de renoncement. Il n'en est rien et c'est la force poignante de cette prose. Alors qu'il décrit l'homme médusé, les forêts déclassées, « le pli de catastrophe » sous le ciel bleu, sa parole espère. Elle appelle l'enjouement, la bonté, l'amour. Elle redonne vie à ce qui est mort. Elle insuffle, comme le retour du grand air

XXI

Aux cavernes de la nuit
on ne fera pas de mes doubles
les bornes du néant
mais une machinerie
à éteindre le groin lubrique des porcs
sur les mort-nés
je n'aime que les fous
qui lancent dans la nuit
CE SERA TOI OU LA TOMBE
ceux qui ne vivent que des formes
et du trait qui flambent leur gelée
transparente dans une plaine
étendue de l'esprit écarlate
des lèvres à la bombe des yeux
un courage de mort
aux yeux de chat raide
dans le tas de bois
les derniers à voir
l'énorme feu violacé
qui secoue et froisse
ses flammes comme des tôles
d'ouragan
sa caisse de tambour
sans peau ni baguette
son bâton de viande
écroué
vieille dynamite
échappée sans mèche de la malle
et qui roule son cylindre
ballotte sa quille
jusqu'aux folles
pieds nus en dentelles
dans le brouillard
d'un cimetière retourné
où les stèles dressent
un palmarès d'écrasés

XXII

L'ÉGYP TIENNE

Aux trois coups frappés d'une égyptienne de tombeau
dans la plaine de ténèbres miroitantes où l'air, le feu, la pierre,
la rue, l'au-delà et ses univers, l'immensité crevassée,
ses sentiers terre de Sienna et l'eau noire de ton lac de noyée
sont la même roue de l'heure venue gravée à nos fronts,
la sévère mitre de fer couronnée à nos cœurs
comme des mâchoires de sacre plantées par des forces ancêtres
qui n'ont pas eu à choisir, des soleils puissants ont tranché

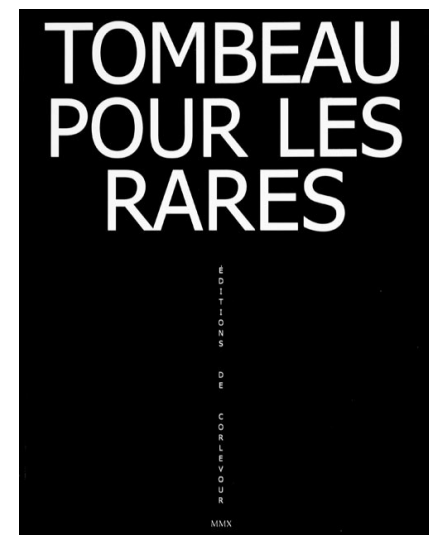
Tu es le visage de mon sang

nietzschéen, un pointillé de possibilités, l'énergie de l'arbre, la puissance de tout cœur. Seulement l'hypothèse est étroite, de plus en plus étroite, et suspendue à des rages. « L'astre des anéantis est une suffocation qui respire ».

Guy Darol, in Le Magazine des Livres, juillet/août 2011.



Dessin de Nicolas Rozier (50 x 60 cm), 2015.



NICOLAS ROZIER, *TOMBEAU POUR LES RARES*, [Éditions de Corlevour & Facebook](#), 2010.

« Ils furent vaincus, ils étaient invincibles.

Ils se nomment, entre autres, François Villon, Arthur Rimbaud, Vincent Van Gogh, Léon Bloy, Antonin Artaud, Laure, Roger-Gilbert Lecomte, Gérard Neveu, Colette Thomas, Jacques Prevel, Maurice Blanchard, Jean-Pierre Duprey, André Laude... Ce sont ceux que Nicolas Rozier appelle les "rares". Il vient de rendre hommage dans une suite de portraits, ce "tombeau", à quelques-uns d'entre eux. Pas plus qu'il n'a voulu établir un inventaire exhaustif, il n'a prétendu respecter une hiérarchie. Plusieurs sont célèbres, de certains les livres restent encore peu accessibles, qu'importe à Nicolas Rozier puisqu'ils lui sont également nécessaires.

Qu'ils peignent ou qu'ils écrivent, les "rares" sont avant tout des poètes. Ils demandent de franchir des frontières, et d'abord celles qui opposent les moyens d'expression. La figure majeure est, ici,

et ma face ne sera plus que le masque d'un combat plus rouge
qu'une flaque d'égorgé, une tempête qui n'est plus de peau
mais de torches, de gerbes, de lames fusantes étincelées,
de spasmes perdus, de roulis et de flashes jaillis des temps,
tressés au faisceau d'un cristal furieux à défoncer tous les gouffres
de fournaise sidérale, le nerf animal du dernier cri de l'espace
dans ta blancheur morte de plaisir, ta peau de lumière renversée
de statue ondoyante aux mille cœurs de ton corps
pulsés au phosphore des nuits à dévorer toutes les morts

XXV

Cher Bernard Noël,

Nous hurlons. Nous nous battons. Et nous sommes ensevelis. Et se battre enseveli, c'est ça, hurler : laisser faire les radiations du galet d'homme enterré. L'enfant avec la boue de l'homme au visage, lance des yeux qui ne savent pas comment faire un regard, le seul retourné sur soi qui serait la torche éclairante de nos propres jours et le projecteur d'une clarté levée sur la dépense de sang. Nous rampons à mots relevés. Et ils tombent. Je ne sais rien dire mais il y faut, dans ce silence de bouche obturée des lèvres à la face, un sauvetage épouvantable, in extremis, où tout n'aura pas été vain, pauvre, misérable, tanné, rompu, brisé, noyé et fini. J'écris des poèmes quand je rentre dans mon trou. Je n'ai jamais eu d'idées, j'ai mal, et c'est tout. Je vois 1000 têtes par jour depuis 5 mois à Paris. Les romans poussent aux arbres. On sort des romans et il n'y a vraiment que les mendiants pour ne pas somnoler au dessus d'un roman. Le roman, c'est le genre des appartements allumés et chauffés. Le poème, lui, il fait rire, c'est vrai, mais, au moins, il n'est pas un genre et déteste qu'on l'appelle par son nom. Il n'habite rien et il marche sans main pour le tenir. Le poème n'existe pas, il prévient l'annulation d'un homme qui ne reviendra jamais, et c'est tout.

Je me souviens de la plaquette des poèmes de Prevel que vous m'aviez offerte en 2008, chez vous. C'est le plus petit de mes livres et le plus grand coup de tonnerre pauvre. Je n'ai même pas la force de l'aimer, il m'aime plus fort que je ne pourrais le faire. Tout y est. La rue, l'amour, la mort et cette couture affreuse de la vie essayée. Je vous envoie 17 pages pour Prevel que moi, j'ai aimé comme on aime quand on aime. Les histoires d'écrivains, aujourd'hui, sont une affaire de jeunes gens dynamiques. Prevel était dynamique aussi mais l'aérodynamique du spectre n'existe pas hors du cœur sacrifié, seul, et cloué. Ça pue la mort au cœur, partout. La génération ne fait plus de visage, elle n'y peut rien, mais elle veut baiser en livres. C'est une honte de vouloir parler de quelque chose. Prevel ne parlait de rien, il raclait, il taraudait, il longeait ce revers de nuit où l'on trie les restes après des kilomètres à pied, à l'aube. La mort lente, son unité de mesure, c'est l'avenue. Je ne trouve presque pas d'images, chacune est une honte rejetée par cette mort tranchante qui aura été la seule à aimer la vie. Je ne veux pas d'images, ni me coucher dans le linge d'une nuit d'amour qui n'était pas la mienne. Je cogne après un

celle d'Artaud : que l'on se souviennent des visages qu'il a dessinés, que l'on regarde ses manuscrits de Rodez et d'Ivry, on constate que la main a vite fait de passer dans l'ardeur de l'écriture au dessin. Nicolas Rozier lui-même autant que peintre est poète. Dans l'Écrouloir (Éditions de Corlevour 2008), le texte que lui inspire un des derniers dessins d'Artaud justement se délivre des règles de la critique au profit des valeurs lyriques du rythme et des images. Et davantage, les "rares" n'admettent pas que l'œuvre et la vie soient séparées. Ce qui ne va jamais sans de très graves conflits. En témoignent, pour la plupart, ces enfermements, ces morts précoces, accidents, maladies, suicides. Nous ne lisons pas impunément une seule de leurs pages, et même si nous ne connaissons pas toujours leur biographie, nous éprouvons aussitôt quel a été l'enjeu de leur œuvre ou de leur vie, une exigence absolue de desserrer l'étau qui nous entrave et d'atteindre à l'air libre. On les a qualifiés de maudits, Nicolas Rozier refuse cette épithète. Invoquer une malédiction - la folie, par exemple - donne bonne conscience à ceux qui les découvrent après coup. N'est-ce pas sur nous que pèse la véritable malédiction, celle de la paresse, du contentement de soi, de la pesanteur qui interdit l'éveil ? Les "rares" ont souffert, ils étaient fragiles, ils n'étaient pas faibles : rien de plus vif que leurs poèmes, rien de plus perçant que leur vue. "Rares" oui, exceptionnels, tous sont insoumis, indépendants, inclassables, tous sont des dissidents, non seulement de l'ordre établi, mais des avant-gardes mêmes. Ils furent vaincus, ils étaient invincibles. C'est bien ce que Nicolas Rozier exalte. Loi d'être l'espace d'un culte funèbre, le "tombeau" tel qu'il le bâtit est un lieu d'apparitions, de forces intenses, de cris qui raniment : nous le ressentons dès le premier contact. Dans l'Écrouloir, Nicolas Rozier définissait le dessin d'Artaud comme « un rite de frôlement allumant partout la mèche de stridence jusqu'à faire sauter la carrière » et rendant « à la vie son héroïsme perdu ». Dans ses propres tableaux de vastes formats identiques, Nicolas Rozier n'a recours qu'au noir et au blanc, les traits se multiplient comme ils se brisent, ils se resserrent comme ils irradient : c'est ainsi que des corps s'engendrent de la nuit, se dressent, vacillent, dans leur précarité, dans leur toute-puissance aussi bien, c'est ainsi que se devinent des visages. Plutôt que la ressemblance littérale, Nicolas Rozier a recherché la « justesse explosive » (je cite un de ses poèmes, dans l'espèce amicale), cette justesse, n'est-ce pas « la beauté sifflante du vent/dans les traits » dont parlait l'Écrouloir et qui nous permet de reconnaître au passage l'auteur de Derrière son double ou de Fournaise obscure ? D'autres traits autour des figures strient l'espace, un fouillis

demi-ciel variolé où, si l'on monte plus haut, les étoiles elles-mêmes sont les gradins d'un théâtre sale.

Je pense, moi, qu'il y a un visage, un seul, et alors, c'est le feu sur cette gargote qui se prend pour un monde. J'y mettrais un million de renaissances à le reconnaître, l'aimer, et l'incendier dans mes propres yeux, et je le fais, en vérité, et ne fais rien d'autre, plus rien d'autre. Aujourd'hui, je me sens, de toutes mes forces finies, le bâton seul du million qu'il faudrait. Ça ne pèse pas lourd, Bernard Noël, un bâton, même extrait d'une armée jumelle qui ne s'est pas donné la peine de naître. Il faudrait les bras pour dire plus et les bras qu'on porte au corps sont loin, très loin de ce qu'ils doivent tenir pour ne pas tomber décomposés du geste, le seul à vivre, à bras le corps.

XXVI

JE T'AIME AU FEU

Comment te dire avec des mots
encore humains
cette odeur de rivage brûlé
où tes cheveux sont des flammes
Tu as creusé à la foudre le tunnel de mes yeux
J'ai lâché la palette de combat
et l'armure de rage
Je file à mains nues à ton sommet
Quels mots de visage auront cette joie de conquêtes
tailladées dans la rosace de ton corps
Ton corps blanc dans la pénombre est d'une étoile de veines
écloso de tes seins sur le tabernacle
Quel sifflement d'avant mots, de grondement d'art forgé
posera cette forêt d'épines sans couronne sur notre tête bicéphale
Les éléments se dévorent au bataillon orgiaque de tes yeux
Je t'aime au feu, à l'eau, à l'air et au vent
Mon amour de toi ne dort pas
son averse passe par toutes les lumières
et nous luttons dans le prisme
Tu es mon soleil de sang
Je te parle du temps, des secondes,
des heures, des jours, d'un calendrier ébouriffé de rasoirs
Il faudrait leur réalité de caillots torrifiés
dissous, reformés, de leur stridulation de lave
Chaque baiser de tes lèvres rase à l'anarchie
les fourmillières galériennes
La flamme qui t'a vu naître
crépète aiguisée aux lueurs de tes cils
et trouent le noir flamboyé
de ton œil à lâcher des cris
Tu es la statue du soleil, valet fixe de ta nuque
Tu résumes la beauté impossible
avec une voix d'enfant clair
fatiguée de parler le cristal tendre
de ta peau à toucher de folie

inextricable, jusqu'à ce que nous apercevions quelques signes en rapport avec l'œuvre, une croix, une roue, fréquemment des ruines, mais une fois de plus nous assistons à cette métamorphose paradoxale qui veut que l'écroulement se change en surgissement et que la violence s'ouvre car elle aspire à plus d'amour.

Nicolas Rozier ne nous invite pas à la pure contemplation : nos regards se déchirent, ils vont chercher au plus intime de nous-mêmes comme au-devant, une origine qui se dérobe, un horizon inaccessible, de quoi pourtant nous soulever, corps et âme et langage, sans cesse, sans réserve. »

Pierre Dhainaut, *in* Revue Dièrèse n°50, automne 2010.



[Nicolas Rozier sur France 3 Champagne-Ardennes](#), le 6 avril 2010.



Dessin de Nicolas Rozier (29 x 42 cm), 2014.



Dessin de Nicolas Rozier (42 x 29 cm), 2014.

ta peau de touche à faire les fous, les toqués funèbres,
 les éclabousseurs de parterre, les suicidés atomiques,
 les immortels, les galvanisés à la foudre, les grillés solaires,
 les hurleurs aphones, les éventrés de ta peau
 traversée par l'aigle d'un harem d'olympé.
 Chaque lame écrasée sur la roche déchaîne la cymbale
 de tes yeux ouverts sur la mer comme un coup de gouffre
 sur des faiblesses d'aquarelle
 Tes yeux hurlent et pardonnent d'un seul éclat
 le viol de leur monde
 Ils déferlent mélancoliques sur la pitié d'un crime faible
 Nous sommes nus quelque part sur l'île rouge du cœur
 Et nous exerçons nos lumières
 comme des foudres amantes
 essayant toutes les bourrasques
 Si nous dormons c'est du sommeil des pierres chauffées
 par un crépuscule lacérant ses orangés somnambules
 Je vis du baiser de ton âme d'horizon
 Je te parle à ciel effondré depuis l'aurore
 éventrée sur ton visage dévoilé.

XXX

À marche forcée
 dans les ruines, les tombeaux,
 les tranchées, les travées, les cursives

Je connais les têtes
 J'ai perdu les noms

C'est cœur pur brûlé de foudre
 sur cœur noir saigné à blanc

Les pensées, les cris
 tous les mots écorchés
 d'espoir atroce crèvent
 leur soulèvement de comète
 dans le crâne

Tout parle un sang
 qui ne sait pas mourir
 dans l'air funèbre tavelé
 de colonnes à propulser
 les disparus

L'air entier est une canonnade
 dans le gouffre

Je n'ai plus les bras pour
 ramasser les spectres
 à l'arrière

Mes zébrures envolées
 se réveilleront dans ta peau
 comme des folles de brasier noir
 rayant la vie le monde
 et les êtres



Nicolas Rozier : "Portrait de Roger-Gilbert Lecomte" (acrylique sur toile, 146 x 114 cm), 2009.



Nicolas Rozier : "Portrait de Stanislas Rodanski" (acrylique sur toile, 146 x 114 cm), 2009.



Nicolas Rozier : "Portrait de Vincent Van Gogh" (acrylique sur toile, 146 x 114 cm), 2009-2010.

XXXIV

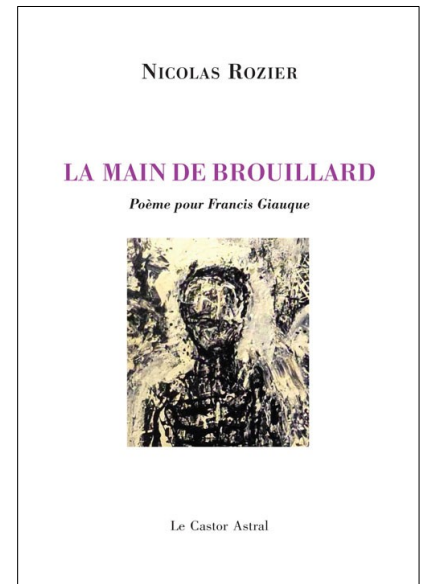
ALIGNÉ COMME LES PIERRES

Connais-tu le champ de croix à perte de vue
les allées noires qui balaient l'extinction du regard
cet empire de pierres basses et d'heures sacrifiées
suppliant qu'on les vive ?

Une fois, une seule fois
au fond des mots acharnés comme des scies
à l'arrière fusant des yeux purs traçant
des éclairs d'enfant mort
Au fond du cœur éclaté de torture
laissé fumant et aveugle au sommet
As-tu jamais remonté ton corps
aligné comme les pierres ?

Remonte-les,
Longe la nuit de tes stèles
statues de sel pétrifiées
d'un séisme de hasard
les yeux fixés sur le même point
le trou noir du soleil arraché
à sa honte de flamber dans le vide
C'est l'heure du cauchemar
directement saigné à plaie d'homme
la grande heure du décompte
du poteau de l'arbre et du bras
dressés d'une seule griffe
l'heure d'Apocalypse
aux doigts
de racines noires

Nicolas Rozier



Nicolas Rozier, *LA MAIN DE BROUILLARD*, Un poème pour Francis Giauque, Éditions Le Castor astral, 2016. Nicolas Rozier lit « La main de brouillard » un poème pour Francis Giauque.



Nicolas Rozier lit « Anne » de Francis Giauque.



FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : <http://blockhaus.editions.free.fr/>

POUR CONTACTER FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 16
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**